

A Ngoyo, l'Association Mathies déjà à pied d'œuvre

Créée il y a deux ans en France, l'association Mathies est déjà active au Congo, terre de déploiement de ses activités de soutien à diverses catégories de personnes. Son centre de lecture, implanté à Ngoyo, accueille ses premiers usagers.

Rice Condi



La bibliothèque de l'Association Mathies

« Je n'ai pas la prétention de révolutionner les choses ; je vais juste apporter ma contribution » Joséphine Galimoni, fondatrice de l'association Mahies, a l'humilité de ceux qui veulent faire bouger les lignes. Et qui souhaitent renvoyer l'ascenseur à un pays qui a forgé leur aptitude à la réussite. Le 21 septembre dernier, l'axe culture de la structure qu'elle porte, a concrétisé son projet de centre de lecture ouvert à la même date au public. C'est un cadre pourvu de 5500 livres au profil très éclectique : livres d'école, de loisirs pour enfants, romans, ouvrages de pâtisseries, d'électricité, de plomberie, de gardiennage, de développement durable, de prise de parole en public... « Toute personne pourrait trouver chaussure à son pied ici », se félicite Joséphine Galimoni. La mère de trois enfants, employée d'un laboratoire pharmaceutique allemand, aimerait redonner aux enfants le goût de la lecture, car « L'école, c'est la clé de l'insertion économique et sociale », précise-t-elle. Le taux de fréquentation du centre décolle progressivement, à une dizaine de visites journalières. L'abonnement à l'année est fixé entre 10.000 FCFA et 12.000 FCFA.

C'est que, aux yeux des animateurs de cette organisation, le Congo est bien loti pour accroître les chances de scolarisation de ses enfants, qui, dans une large proportion, sont victimes d'un décrochage prématuré. Avec son lot d'errance dans les rues et, subséquemment, de leur abandon à leurs travers. « J'ai beaucoup voyagé, c'est bien plus difficile ailleurs où aller à l'école suppose la prise de pirogues, la traversée des forêts etc », fait-elle constater.

Le premier axe mis sur orbite, l'association pourra mettre en route le deuxième, relatif à l'éducation pour la santé. Il s'agit là de miser sur la prévention à travers des gestes simples-comme se laver les mains pour se prémunir contre les maladies des mains sales.

Dans ce registre, l'association promet de s'appuyer sur le calendrier de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) en initiant des sensibilisations en lien avec les pathologies mises en avant à l'occasion de chaque journée internationale: diabète, hypertension, cancers etc. « Nous étudierons la possibilité d'organiser des dépistages sur place », rêve Joséphine Galimoni. Mais c'est surtout en direction des établissements scolaires que le cadre associatif compte œuvrer. L'approche ? Les accompagner dans la mise en place des conditions d'hygiène propices à la préservation de la santé des élèves. Cela passerait par la disponibilité de l'eau et l'implémentation des usages éprouvés.

Dernier axe de travail, la professionnalisation des personnes. « L'épanouissement passe par le travail qui suppose un gain économique », postule la fondatrice de Mahies qui partage volontiers la conception de l'utilité et de la valeur de tous les métiers. Sur cet axe, les efforts vont se concentrer sur la formation continue des personnes déjà pourvues d'un travail et celles qui aspirent à en avoir un. Avec, dans le second cas de figure, une propension à éveiller l'intérêt sur le service à domicile. « L'espérance de vie s'allonge de plus en plus même dans nos pays. Il y aura donc beaucoup de veilles personnes dont il faut s'occuper. Il faudrait donc préparer les gens à mieux les prendre en charge du point de vue de leurs besoins, de leurs postures, de leur mobilité ».

Pérennité

Soulagée par la matérialisation de son rêve, vieux d'une vingtaine d'années, la fondatrice de Mahies se projette déjà dans l'avenir. Le défi, les moyens de pérennisation de cette organisation qui repose pour l'heure sur un trio féminin : Nathalie Maniaki, la présidente ; Léa Le Blanc, la secrétaire générale ; et, bien sûr, Joséphine Galimoni, la fondatrice. « Nous avons donc besoin de l'appui des sociétés qui partagent les mêmes valeurs que nous, car l'organisation devrait avoir une capacité d'autofinancement », plaide-t-elle. Un message qui cherche un écho.



Joséphine Galimoni, fondatrice de Mathies